

La guerre de 1914 - 1918

« L'espoir de la "revanche" entretenu depuis quarante trois ans est là. La guerre de 1914 est inévitable. C'est l'union sacrée dans le pays. Les jeunes gens iront au combat comme à une noce, joyeux, un peu exubérants, toujours courageux. L'union sacrée, c'est une fusion soudaine de tout un peuple et de son armée dans un même corps, un même mouvement, un même souffle, presque une même âme. Ce fut d'abord la guerre en rase campagne, les longues marches dans la nature et les charges folles, sabre au clair et lance au poing. Puis la guerre des taupes dans des terrains dévastés, creusés de tranchées, la guerre où l'on se terre, où l'on se cache, où vaincre veut dire d'abord survivre. Quelle force a permis à ces hommes de vivre, de combattre, de mourir et aussi de survivre dans des conditions à peine imaginables ? On ne peut percevoir que des fragments de vérité qui laissent entrevoir un énorme secret, sans pouvoir le dévoiler tout à fait. "Le poilu" s'habitue au froid, à la chaleur, à la boue, à la pluie, aux rats. Il s'habitue à vivre en sauvage, à dormir dans les trous, à manger des choses froides mélangées à la terre, aux balles qui passent. Il s'habitue à tirer des coups de fusil, à lancer des grenades et à garder sa bonne humeur mais peut-on vraiment s'habituer à ces effroyables bombardements qui retournent les tranchées comme des chaussettes ou bien aux gaz asphyxiants ou à ces terribles liquides enflammés qui transforment les hommes en torches vivantes ? L'homme ne livrera ses sentiments profonds que parmi ses camarades. Là seulement, il laisse aller ses paroles, il trahit la souffrance que cache sa bonne humeur, il révèle son âme douloureuse. Le secret des tranchées, c'est ce mélange de courage, d'indifférence, de colère, de force, commun à tous les combattants. Il est inexprimable et incompréhensible pour ceux qui n'ont pas vécu cette guerre.

Le Général Pétain a la responsabilité suprême non seulement des armées sous ses ordres mais aussi des Nations alliées engagées dans la guerre. Il est chargé de relever le moral des troupes défaillant et de réprimer les mutineries de 1917. Il sera promu Maréchal en 1918. Ce sera le héros de Verdun grâce à sa stratégie nouvelle qui consiste à se concentrer sur un terrain d'opération. La puissance meurtrière de feu ne permet plus les expériences. La moindre opération exige une préparation minutieuse. Une fois la décision prise, une fois l'ordre donné, l'exécution doit être poursuivie avec une énergie et une ténacité indéfectible ».

(Extrait du "*Dossier de l'Armée française*", de Jean Fel).

Vie à La Cave pendant la guerre

La Cave, maison familiale Favin-Lévêque à Saint-Savinien, a été transformée pendant cette période en hôpital, "hôpital 24bis" rattaché à Recouvrance à Saintes, sous la direction de Suzanne Favin-Lévêque (née Melle de Vathaire), épouse de Paul Favin-Lévêque, aidée de madame Gillet (du château de La Pépinière), de Renée de Maricourt (future madame Paul de Cugnac, mère des jumeaux Henri et Guy) et d'Odette Favin-Lévêque (future madame de Clédat) dont tous les blessés étaient amoureux.

18^{ème} Région
Place de Sautes
Hôpital Temporaire N°2

Sautes, le 13 Nov 1914

L'Officier d'Admⁿ de 2^{ème} et Secer
Gestionnaire de l'hôpital temporaire N°2
à Madame Paul Tavin, Evêque
Directrice du dépôt de Convalescents
N° 24 bis - S. Larminier

Madame

J'ai l'honneur de vous faire connaître
qu'en vertu d'instructions ministérielles,
Monsieur le Directeur du Service de Santé a
attribué des Numéros bis aux hôpitaux
bénévoles. Votre dépôt de Convalescents porte le
Numéro 24 bis.

Monsieur le Directeur du Service
de Santé charge également Monsieur le
Médecin en chef de la Place de Sautes de
rappeler aux administrateurs des formations
hospitalières qu'ils doivent établir les 5-10-15-
20 etc... après la visite du motif, un
état dont le modèle est ci-joint et

l'adresser aussitôt à la Direction afin qu'il
y parvienne dans la journée des 6-11-16-21-
26-31 ou 1^{er} au plus tard.

Veuillez agréer, Madame, l'assurance
de mes sentiments les plus distingués.

Larminier

P.S. Les pièces que vous fournirez au
Service de Santé devront porter le numéro
de votre dépôt de Convalescents.



Hôpital 24bis à La Cave,
à gauche, Renée de Maricourt (Cognac),
au centre, Suzanne Favin-Lévêque,
à droite, Odette Favin-Lévêque, sa fille.

**Voici quelques lettres de soldats blessés soignés à La Cave,
adressées à Suzanne Favin-Lévêque,
soldats qui ont rejoint le front
ou un autre établissement de soins :**

«... Les conditions de combat ici sont complètement différentes de ce que j'ai vécu jusqu'ici. C'est absolument atroce, indescriptible. C'est la guerre dans son côté le plus hideux. Entre nos heures de tranchées, nous sommes tapis dans les caves de Nieuport et cette ville de St-Georges, que nous avons prise aidés des fusiliers marins, en étant continuellement écrasés par les obus ennemis. Tout n'est que ruines et désolation. Aux alentours, c'est l'inondation qui rejoint les bords de l'Yser et son canal. Il pleut continuellement. Dans les tranchées, nous avons de la boue jusqu'aux genoux et nous ne sommes plus que des tas de terre opprimés. Nous sommes bien nourris mais cette mitraille incessante a des effets démoralisants. Nos nerfs à tous sont ébranlés, combien reviendront ? Nous infligeons aux Allemands des pertes énormes mais nous en avons aussi des fortes. Je n'ai jamais vécu une nuit pareille à celle du 30 au 31 décembre. L'ennemi nous avait repris la maison du passeur (celle de Saint-Georges) et les deux tranchées en arrière. Il a fallu, avant le jour, les reprendre et nous y sommes parvenus à la baïonnette, mais ce fut épouvantable. Mon peloton était en tête et je vous assure que je ne pensais plus à rien qu'à tuer. Je ne sais quelle était la situation morale des camarades mais moi, j'étais à moitié fou. Nous sommes arrivés à la fin à rejeter les Allemands, la baïonnette sous les reins, mais de mon peloton, nous restions 15 intacts sur 45. Comme gradés, il n'y avait plus que le lieutenant et un sergent... Nous étions des loques en cédant la place aux réserves. Je vous écris du fond de ma cave, car j'ai deux jours de repos, un sergent tué par une grenade à mains étant tombé sur moi dans la tranchée et m'ayant contusionné la jambe droite. Le malheureux m'a couvert les mains de son sang quand j'essayais de le pousser. Lorsqu'on nous a relevés, il a fallu passer à plat ventre sur les cadavres encombrant le boyau et cela à la lueur des explosions d'obus qui soulevaient de chaque côté des colonnes d'eau et de boue. Je suis encore sous l'impression de cette nuit terrible et j'en suis malade. Excusez-moi de vous écrire sur cette feuille. Je n'ai plus de papier à lettres et il faut aller marauder dans les maisons dont pas une n'est intacte, pour trouver ce qu'il nous faut. Encore risque-t-on de recevoir une marmite. Je ne veux pas le dire à ma mère mais j'ai peur que pas un de nous n'en revienne. Enfin, espérons en Dieu. Veuillez bien, je vous prie, Madame, présenter mes respects à madame Gillet. Je n'oublie pas mademoiselle Odette ni sa cousine de Maricourt. Leur amabilité et la vôtre est un doux souvenir. Encore merci ».

P.Larcher de Coupigny – 1^{er} Janvier 1915.

«...Les jours se suivent et ne se ressemblent pas et si avant-hier, à pareille heure, je goûtais les charmes de votre si cordiale hospitalité, je vis maintenant dans la solitude d'un bien triste hôpital, ce qui accentue encore mes regrets, et me fait aussi apprécier davantage, s'il est possible, l'amabilité de votre accueil et les bontés dont vous m'avez comblé. Je garderai de mon séjour à Saint-Savinien, de vous et de votre famille, Madame, un délicieux

que j'ai passé à Bordeaux au mois de juillet me permet ainsi d'espérer partir sur le front comme aspirant au lieu d'y aller comme sergent. Le régime auquel nous sommes astreint est fort pénible et subissons une véritable discipline de fer. Du matin au soir, les exercices alternent avec des heures d'études ou de conférences et l'on cherche à obtenir de nous l'effort physique maximum que peut donner un soldat. Nos sorties de l'école sont très restreintes. On veut sans doute nous laisser ignorer ce qui se passe au-delà des murs de notre caserne, pour ne pas nous distraire de nos études car il nous est rigoureusement interdit de lire et même de posséder un journal. À ce point de vue, nous sommes traités comme de véritables prisonniers de guerre. Mon père, qui est actuellement à Felletin, va partir incessamment avec son régiment pour le camp retranché de Paris ».

R. Poissonnier - St Maixent - 4 septembre 1915.

«...Jamais je n'oublierai Saint-Savinien. Je vous écrirai même au bord de la tombe et si une autre balle m'oblige à cesser de combattre ; je ferai tout mon possible pour confier mes plaies à vos douces mains. Merci toujours ».

Grignon - 18 octobre 1915.

«...Je vous remercie bien sincèrement, Madame, de la sympathie que vous m'avez témoignée, au moment du grand malheur qui m'a si douloureusement frappé la semaine dernière. Hélas, je ne m'attendais pas à un deuil aussi prématuré et je suis profondément affecté par la perte d'un père aussi aimé. C'est une bien dure épreuve, après celle que j'ai dû subir l'année dernière sur le front, et cependant il faut s'incliner devant la destinée qui nous est faite ! Mon pauvre père est tombé subitement, frappé d'une congestion dimanche dernier à 11 h du matin, alors qu'il avait eu un long entretien comme de coutume avec son colonel. Seul le froid est la cause d'une mort aussi rapide. Du reste, pendant 2 jours, mon père a gardé la même physionomie calme qu'il avait jadis et jamais en le voyant, on aurait pu supposer que la mort l'avait emporté».

Saint-Maixent - R. Poissonnier, 28 novembre 1915.

«...Il y a un an, une petite fête intime réunissait tous les blessés hospitalisés à Saint-Savinien. L'un deux, en termes des plus heureux, remercia la dévouée présidente et ses collaboratrices des soins quasi-maternels dont nous étions entourés et il définit ensuite avec beaucoup de bonheur le rôle joué par la "Femme" dans cette atroce guerre... Depuis ce jour, que d'événements se sont produits ; la tragédie se continue et bien des noms manquent à l'appel... Monsieur Balestier a dit adieu à la terre. Il est mort comme il a vécu en homme courageux. Peu de détails me sont parvenus sur sa glorieuse fin, mais je devine que sa tranchée étant envahie par les *boches*, il aura continué vaillamment la lutte, préférant la mort à la captivité. Je m'incline respectueusement devant la douleur des êtres aimés du cher disparu et leur douleur m'est d'autant plus sensible que j'ai perdu en Mr Balastier un ami dévoué et sûr au caractère élevé. Parmi le trio d'amis de l'an passé, je reste donc seul pour commémorer le culte du souvenir. Je suis donc heureux, madame Favin,

malgré les tristesses de l'heure présente, de vous renouveler mes remerciements émus de l'accueil inoubliable que vous m'avez ménagé l'an passé, ainsi que des soins attentionnés qui m'ont été prodigués. Vous voudrez bien madame Favin, me rappeler au bon souvenir de vos dévouées collaboratrices ainsi que l'abbé Grangé et son vicaire dont l'aimable voisinage m'avait vivement plu ».

Nauvel - 30 décembre 1915.

«...J'ai su par une lettre de madame Gillet que la messe de minuit, à Saint-Savinien comprenait 50 exécutants. C'est un résultat remarquable et mademoiselle Odette a droit à toutes les félicitations pour son dévouement et la peine qu'elle a pris à faire chanter tout ce monde en chœur. J'ai toujours beaucoup aimé la messe de minuit : d'abord parce qu'elle est plus jolie et émouvante que les autres, ensuite parce qu'elle est suivie de quelques douzaines d'huîtres, d'une belle dinde rôtie et bourrée de marrons et de plusieurs bonnes bouteilles de champagne ! C'est la meilleure soirée de l'année. On travaille au salut de son âme et au bien être de son corps. Que pourrait-on demander de mieux ? Ces considérations morales et physiques ne doivent pas me faire oublier que je dois présenter à mademoiselle Odette pour l'année qui vient, tous mes meilleurs vœux ».

État-major 38^{ème} division, 31 décembre 1915, **P. de Coupigny**.

«...Je profite de ce premier jour de l'an 1916 pour vous exprimer à nouveau mes sentiments de reconnaissance. Je n'ai point oublié et n'oublierai jamais les bons jours que je passais ces mois de mars et avril dans votre ambulance et les bons soins que j'y reçus qui font bien sûr toujours des heureux parmi les braves qui viennent y chercher des soins ».

Sergent Bardit Fernand, 288^{ème}- 22^{ème} camp.

«...Nous fûmes rappelés en hâte pour renforcer un régiment de notre division qui venait d'être attaqué. Heureusement, ce n'était qu'une fausse alerte et la contre attaque allemande fut arrêtée par notre artillerie. Néanmoins, nous sommes restés aux tranchées et notre séjour fut des plus pénibles. Jour et nuit, il fallait travailler pour remettre en état les tranchées bouleversées par le bombardement, sans compter un service de garde des plus minutieux. Nous ne sommes pas favorisés par le temps très froid depuis le début de février. Le sol est recouvert d'une épaisse couche de neige qui commence à fondre l'après midi pour former un verglas le soir. Depuis mon arrivée dans le secteur, j'ai eu l'occasion de voir beaucoup de choses qui m'intéressent énormément, dans des endroits qui resteront désormais historiques par les combats acharnés qui s'y livrèrent. Je vous écris du Fortin de Beauséjour, ancienne forteresse *boche*, organisée défensivement par des généraux les plus réputés et qui cependant fut conquise au mois de septembre 1915. Partout, le sol et les anciens abris effondrés par notre bombardement, sont recouverts de cadavres allemands, de vêtements, d'armes, etc. Cette région n'est qu'un vaste cimetière dénudé sur lequel s'élève des milliers de croix en bois aux inscriptions les plus diverses. On ne peut s'empêcher, en

passant ici, de maudire ce terrible fléau qui fauche tant de vies humaines inutilement et dont on ne voit pas la fin. Le canon tonne beaucoup sur Verdun. C'est dans ce secteur que s'est dirigée la nouvelle offensive allemande. D'après les derniers renseignements, recueillis au téléphone, le résultat que nous venons d'obtenir est satisfaisant. Encore une fois, les *teutons* sont venus s'écraser contre nos fortifications en y laissant plus de 20.000 cadavres. De Castelnau et Dubail ils ont, paraît-il, le commandement ! Depuis 2 jours, les trains militaires affluent dans notre région et si l'on parvient à enrayer définitivement l'offensive allemande, nous attaquerions pour profiter de l'effet moral des troupes du Kaiser ».

R. Poissonnier - 6^{ème} régiment d'infanterie 12^{ème} comp S.P. 174, 25 février 1916.



«...Je vous remercie, Madame, de la part que vous prenez à l'immense douleur qui m'étreint. Vous qui avez connu le fils bon et charmant que je viens de perdre, vous devez comprendre que je ne peux être consolée et que j'ai bien du mal à me résigner à la cruauté de la volonté divine qui me frappe sans relâche dans mes plus chères affections. J'ai eu la dernière joie de voir mon Robert le 5 mai à Vitry-le-François et nous nous sommes vus pour la dernière fois le dimanche 7 mai. Je l'avais trouvé superbe de santé malgré cinq mois de tranchées en Champagne bien pénibles pourtant et plus brave et courageux que jamais. Nous passâmes ensemble cette journée qui me laisse de si bons souvenirs. Quelques jours après, il quittait le village où il cantonnait pour aller à Verdun. C'est là hélas que le 28 mai, au moment de quitter la tranchée du bois d'Avocourt où depuis huit jours, il subissait un marmitage incessant et des attaques à la grenade, qu'un éclat de grenade lui a coupé la carotide et en vingt minutes, l'œuvre de mort s'est accomplie. Mon fils bien aimé a dû perdre très vite connaissance. Vous pensez au désespoir que j'éprouve d'avoir perdu un fils si bon, si affectueux et qui, durant sa courte vie, nous a donné que de la

joie. C'est vraiment affreux de perdre, non seulement un mari tendrement aimé, mais deux fils qui par leur travail acharné et leurs caractères charmants ne nous avaient donné que des espérances de bonheur et des heures de joie dans leur courte vie. Cette guerre atroce me broie le cœur et nous atterre tous par la rapidité et l'horreur des coups qui nous frappent. Il correspondait avec grand plaisir avec vous, Madame, car il vous demeurerait infiniment reconnaissant ainsi qu'à madame Gillet et mademoiselle votre fille, des bontés que vous aviez eu pour lui pendant son séjour à Saint-Savinien».

Madame Poissonnier - Saintes, le 20 juin 1916.

«...Les journaux nous ont apporté hier soir la nouvelle de la proposition de paix *boche*. Ce serait une honte de traiter aujourd'hui avec ces gens là. Il est de toute évidence que la manœuvre n'aura aucun succès mais pourvu qu'il en soit de même dans trois mois, car les *boches* essaieront sûrement encore avant le printemps. Or, nous avons trop de morts à venger pour en rester là. Il faut absolument que l'un de nous au moins aille chez eux et ne laisse pas une pierre debout. Alors, ils comprendront ».

P. Larcher de Coupigny – 14 décembre 1916 (29 ans).

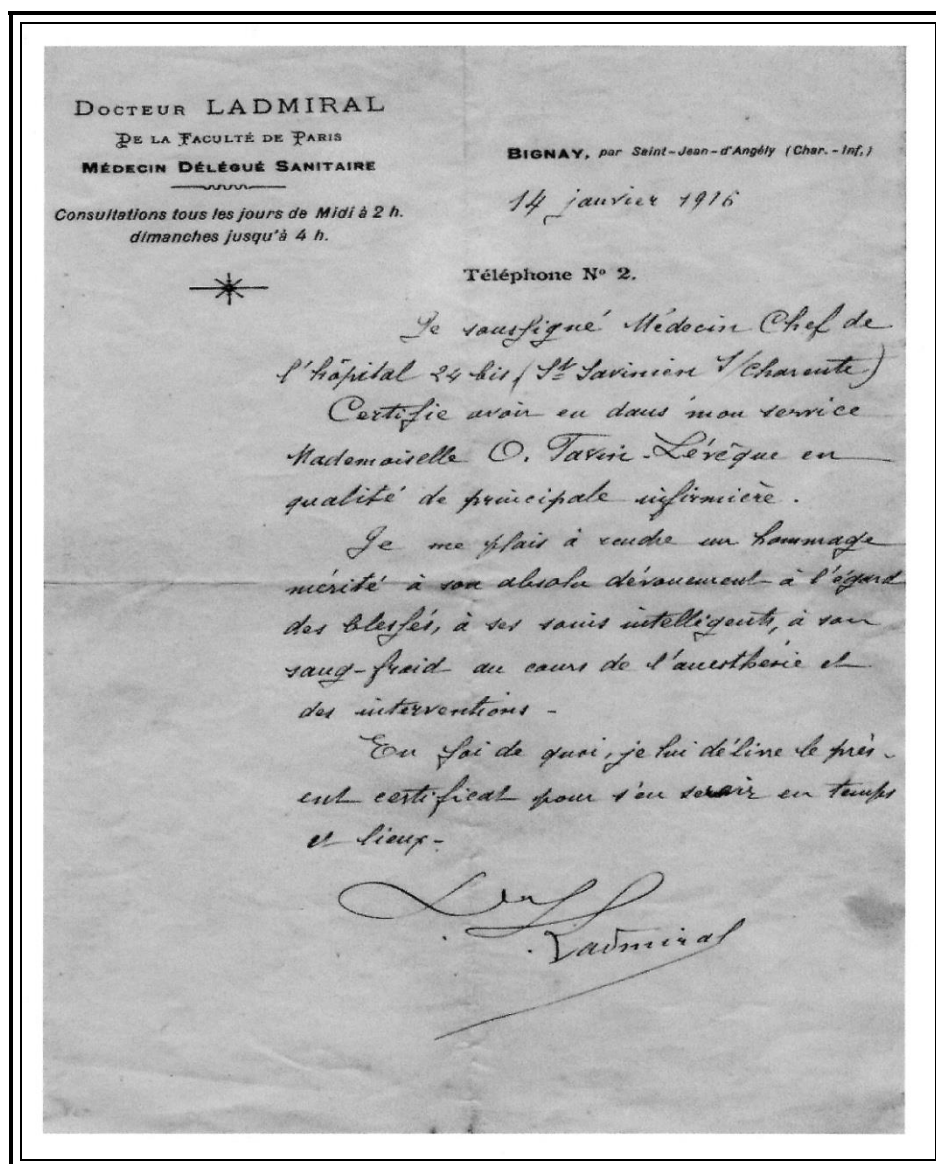
«...Les *boches* ne sont pas revenus sur ma ville natale. Vont-ils continuer à se tenir tranquilles ? J'en ai l'espoir mais je les connais trop pour ne pas les savoir capables de rééditer leur exploit de bandits. Les dégâts à la maison et en ville sont impressionnants. Mon pauvre petit patelin est littéralement ravagé (Epernay). Cette semaine a été bien mauvaise. J'ai perdu, l'un dans l'Aisne, l'autre en Haut Alsace mes deux meilleurs amis et en Champagne un petit cousin pour qui nous avons une très grande affection. Cet hiver a été le plus dur des trois qu'on a déjà passé. Que de deuils et de familles éprouvées ! Chaque lettre apporte l'annonce d'un nouveau malheur ».

S.P.129, le 6 juin 1917, **P.de Coupigny**.

«...Ah oui, nous l'avons, la victoire, la victoire tant méritée, mais à quel prix ! Comment avoir un moral élevé devant tant de deuils et de larmes ? Car je n'ose pas vous dire l'affreux malheur qui nous atteint encore. Après l'invasion de 1914, après l'incendie en 1917, après la destruction en 1918 de notre cher home, me voilà ici, en permission de trois jours avec un brassard noir au bras ! Ma grand-mère qui est sublime essaie de soutenir ma pauvre maman, folle de désespoir. Mon petit Paul vient de mourir à 20 ans, emporté par l'épidémie de grippe qui décime le front à présent plus que le feu de l'ennemi. Voilà la vérité, brutale, irréparable, affolante. C'est cela la vie... la justice. Quelle ironie ? J'ai tant pleuré que je n'ai plus de larmes mais pareil sort me révolte. Qu'avons-nous fait pour être si malheureux. Pourquoi toujours les mêmes ? Dites pourquoi ? Le petit et moi étions dans le même secteur. Le sachant souffrant, j'ai été le voir (il y avait 42 km entre nous) mais il était évacué depuis la veille sur une ambulance voisine. C'est là que je l'ai trouvé, le 28 octobre au soir, trempé de sueur, grelottant de fièvre, étendu sur un lit, tout habillé. Pas de visite, pas de soins, ni pour lui, ni pour les autres. Ils étaient trop ! J'ai crié mon indignation. Alors on a pris le petit à l'ambulance voisine où il fut très bien soigné, avec zèle et dévouement. Mais, congestion

pulmonaire et puis broncho-pneumonie. Je ne l'ai pas quitté. Dans la nuit du 1^{er} au 2, il est mort dans mes bras... Dimanche dernier, je l'ai enterré. Si vous aviez vu comme il était beau ! J'y avais passé tout le reste de ma nuit et à écrire à maman, tout, minute par minute. À présent, me voilà seul... Cet enfant me manquera tout le cours de toute ma vie. Je vais aimer mes deux mamans doublement, me consacrer à elles. Je leur ramènerai notre pauvre chéri dès que ce sera possible. Voulez-vous dire cela à madame Gillet ? Je n'ai pas le courage de lui écrire, ni à M. de Laage. Dites à madame de Clédat que je suis, que nous sommes heureux de son bonheur et que nous désirons sa durée. Si mademoiselle de Maricourt est encore près de vous, offrez- lui mon souvenir. Croyez toujours à ma bien vive et respectueuse affection».

P. Larcher de Coupigny - 8 novembre 1918.



Documents présentés
par Hubert de Clédat
Château de La Cave